

Les bisses dans les récits traditionnels

Rose-Claire SCHÜLE

Le Valais est une région très riche en récits traditionnels et légendaires et on est surpris de constater que, contre toute attente, les bisses en tant que tels, bien qu'ils aient été des siècles durant d'importance vitale dans l'économie agro-pastorale, n'y sont que très peu présents.

Le recueil monumental de Joseph Guntern¹, qui rassemble de manière exhaustive les contes et récits traditionnels du Haut-Valais, ne mentionne que huit fois les bisses dans les 2344 récits du livre. Pour le Valais francophone, toutes les sources publiées et accessibles recèlent plus ou moins le même pourcentage. Lors de mes propres enquêtes en Valais, j'ai obtenu de nombreux récits authentiques concernant les travaux du bisse, son organisation et ses dangers, les quelques récits légendaires que j'ai notés sont par contre plutôt le fruit de lectures de mes interlocuteurs.

Sans être nombreux, les récits qui relatent des événements qui se seraient déroulés le long des bisses ou durant l'irrigation des prés sont moins rares.

Les bisses, et surtout le travail solitaire de surveillance et d'irrigation souvent nocturne, pourraient être le terrain sur lequel germent aisément de nombreux récits légendaires. La nuit et la solitude ont toujours été propices au vagabondage de l'esprit, à la montée des souvenirs, à l'angoisse non maîtrisée et, de là, à une sensibilité accrue envers des phénomènes inconnus, présumés de l'au-delà, voire des rencontres avec des revenants ou des esprits malfaisants.

Comment se fait-il que nous ayons si peu de récits légendaires centrés sur les bisses? Je tenterai dans la conclusion d'amorcer une réflexion qui pourrait mener vers une piste de recherche concernant non plus uniquement les bisses, mais la création des récits légendaires et leur vitalité. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il n'est pas possible d'examiner ici l'authenticité des récits et des légendes. Ces récits ont souvent été manipulés par ceux qui les ont créés, racontés, adaptés, collectionnés et publiés et ils ne peuvent prétendre à une fiabilité scientifiquement absolue.

Les récits cherchent à répondre aux quelques interrogations fondamentales que les utilisateurs des bisses ont pu se poser et que les scientifiques se posent de nos jours, mais leurs réponses restent évidemment...légendaires.

Origine des bisses

Les Valaisans se sont interrogés sur le pourquoi de ce travail d'irrigation inconnu dans de nombreuses autres régions, même limitrophes comme l'Oberland bernois. Les précipitations estivales sont rares dans tout le Valais central et s'abaissent à un minimum dans la basse vallée de Saas et sur la rampe sud du Lötschberg, qui, de ce fait, sont plus vitalement tributaires de l'irrigation artificielle. Et c'est à Ausserberg² qu'on raconte que :

«Dieu le père, de passage en Valais en compagnie de Saint Pierre, avait offert aux Valaisans qui se plaignaient du recul des glaciers et de l'aridité de leur climat de s'occuper du problème d'arrosage s'ils le désiraient. Saint Pierre, voyant les habitants de la région indécis, voulut les encourager à accepter cette proposition en leur disant que Dieu était lui-même un Valaisan. Est-ce cette remarque qui les fit réfléchir? Toutefois ils déclinèrent cette offre et dès lors les Valaisans ont dû parer eux-mêmes à leur manque d'eau.»³

Il semble donc admis par le légendaire valaisan que le Valais soit tributaire de l'irrigation artificielle de très longue date, voire depuis la création du monde selon la Genèse, vu que ses habitants n'ont pas accepté que Dieu se chargeât de la correction nécessaire du climat. Pourtant, en faisant abstraction de la création indirecte des bisses par celle des glaciers, telle que les récits loetschards⁴ la racontent, ou en négligeant les quelques allusions à l'origine des sources pourvoyeuses d'eau d'irrigation, aucun autre récit ne parle de la naissance de l'irrigation.



Bisse de la Massa, vers 1935 (Charles Paris)

Quand et qui ?

Les récits ne datent pas les constructions avec précision. Pour certains, il s'agit de «très vieilles constructions» et ils en attribuent la paternité aux Sarrasins, aux Huns, aux fils d'Allah⁵, aux Payens et plus rarement aux Romains. Ces attributions, qui varient selon les érudits et collectionneurs de légendes, datent de la deuxième moitié du siècle passé où elles appartenaient aux courants de recherches à la mode. Bien que ces théories n'aient jamais pu être étayées de preuves scientifiques, elles connaissent jusqu'à nos jours de fervents adeptes. Une origine étrangère conférerait-elle une gloire à une ethnie, une langue, une construction ? Ces théories lèsent pourtant la fierté valaisanne. En effet, Maurice Zermatten écrit : (j'abrège un peu) «des farfelus veulent faire croire que les Sarrasins nous auraient enseigné l'art de ne pas mourir de faim (...) C'est condamner l'homme de nos montagnes à l'imbécillité que de prétendre que pendant des siècles et des siècles il aurait vécu dans le voisinage de nos torrents et de nos rivières sans avoir l'idée de s'en servir pour lutter contre la faim (...) Je veux dire que le bisse est aussi ancien que notre agriculture, que nos sentiers, que nos maisons.»⁶



Bisse de Saxon, vers 1950 (Max Kettel)

Il est un fait que les vestiges de toute sorte, et notamment les anciens tracés de bisse abandonnés ou ruinés par les forces de la nature, sont qualifiés de bisse de ou du Payen comme à Visperterminen, des Sarrasins ou des Huns comme à Vercorin, Saint-Luc, etc. Il faut considérer ces noms comme de simples synonymes « d'ancien, très ancien » et ce d'autant plus qu'aucun récit n'en donne, à ma connaissance, plus de détails que le nom considéré comme un nom propre.

Les anciens voyageurs, chroniqueurs et autres relateurs du Valais tels que Stumpf, Simler, Mérian, etc. mentionnent les canaux d'irrigation sans s'exprimer ni sur leur origine ni sur leur date présumée de construction. Ainsi, Simler dans sa *Vallesiae descriptio* de 1633⁷ explique dans quel danger les hommes s'aventurent pour fixer aux parois rocheuses les canaux suspendus. C'est un fait que de nombreux tracés de bisses anciens sont vertigineux et d'une incroyable audace. Il n'est donc pas étonnant que le légendaire attribue leur construction aux fées, voire au diable.

Ainsi, on connaît à Saint-Luc et à Lens des bisses des fées. Pour Saint-Luc, Jegerlehner⁸, dans son recueil de récits du Valais romand, nous dit qu'une fée s'était engagée à construire ce bisse, nommé aussi Bisse de la Griffes, en un court laps de temps. Comme rétribution elle exigeait un enfant. La nuit avant la date fatidique, le père de l'enfant choisi détruisait un des chéneaux qui devaient amener la précieuse eau, mais il laissa sa vie dans la lutte qui l'opposa à la fée. Le bisse ne fut pas terminé à temps et l'enfant eut la vie sauve.

En Vallée d'Aoste, c'est le diable en personne qui apparaît comme constructeur d'un canal d'irrigation, d'un ru⁹ non localisé. Ce récit réunit plusieurs motifs traditionnels : le ru doit être construit en une seule nuit et ce, avant que le coq ne chante ; la récompense pour le travail accompli sera la plus belle fille du village ; une fée allume avant le lever du jour sa lanterne pour réveiller le coq et déjoue ainsi le plan du diable¹⁰.

Sur la colline de Montjovet (Aoste) où l'eau est extrêmement rare, les habitants décidèrent de construire un ru, mais les difficultés s'accumulaient et ils désespéraient de terminer leur œuvre lorsque le diable en personne se présenta, offrant de mener l'entreprise à bien contre une âme à emporter en enfer. Les paysans acceptèrent, mais proposèrent de ne lui accorder l'âme que si le diable savait nommer, le travail terminé, l'animal qu'ils lui présenteraient. Une femme du village enduite de miel et roulée dans un grand tas de plumes (thème bien connu) ne put être identifiée par le diable qui se retira bredouille dans son enfer¹¹.

Sur le territoire de la commune de Lens, on repère les tracés d'anciens bisses, tous situés bien plus haut que l'actuel Grand bisse¹². L'un de ces tracés, le plus audacieux peut-être, porte le nom d'Ancien bisse des fées. Il aurait été construit par des fées qui vivaient dans la région de l'Ertinze. Mal acceptées par la population, les fées auraient proposé de construire un bisse pouvant résoudre les problèmes d'eau des Lensards, pour obtenir en échange du travail l'assurance de pouvoir vivre pacifiquement dans la région. Elles ne posaient qu'une condition, celle de ne pas sonner les cloches quand le bisse serait terminé, car elles avaient le son des cloches en horreur. Pourtant, lorsque l'eau tant désirée afflua

sur les prés des Lensards, pour manifester leur joie et leur gratitude, ces derniers sonnèrent à toute volée la grande cloche, la Barbe joyeuse, et les fées furieuses détruisirent leur ouvrage¹³.

Les anciens bisses abandonnés

Si le récit de Lens tente d'expliquer la disparition d'un ancien tracé de bisse par la colère des fées, ailleurs on l'attribue à d'autres causes, par exemple la transgression d'un tabou non codifié.

A Doues, en Vallée d'Aoste, le vieux garde du ru était toujours accompagné d'un grand serpent blanc qui glissait à son côté sur le bord du canal. Le jeune garde qui lui succéda était indisposé par cette présence insolite et tua l'animal. Dès la disparition du serpent, qui était en vérité la fée tutélaire du canal, celui-ci se détériora rapidement pour disparaître complètement en peu de temps¹⁴.

Un autre ru valdôtain, le ru Corthod qui arrosait Arbaz (Aoste), aurait presque disparu, nous dit la légende, parce que, à la suite de la peste, il n'y avait plus suffisamment d'hommes pour l'entretenir. Auparavant, seuls les hommes participaient aux corvées du ru et ce n'est qu'après le passage de la peste que des femmes furent acceptées, vu que de nombreuses familles étaient restées sans hommes¹⁵.

Il ne semble pas que le diable constructeur de bisse ait réussi à détruire son œuvre, la ruse des fées, des femmes ou des hommes ayant eu raison de sa détermination lorsqu'il n'avait pas tout simplement été grugé ou mystifié.

De nombreux bisses ont visiblement été détruits, ruinés par les forces de la nature, éboulements, avalanches, glissements de terrain, etc., d'autres ont été abandonnés à la suite des variations du débit d'eau ou du recul des glaciers. Je n'ai trouvé aucun récit légendaire qui en parle.

Les luttes pour l'eau

Nombreux sont les récits qui traitent des luttes pour l'eau, entre communes, entre consortages et entre propriétaires de droits d'eau. L'un des récits les plus explicites est celui du Grand Bisse de Lens.

Une lutte acharnée opposa durant de longues années les Ayentots et les Lensards, désireux d'utiliser l'eau de la Lienne, nommée alors la Rière, qui limite les deux juridictions. Les archives de la commune de Lens conservent des liasses de documents concernant ces litiges. La légende, elle, explique comment un accord fut conclu.

Les Ayentots s'opposaient à ce que la prise d'eau pour le bisse, que le prier de Lens, Jean, s'était engagé en 1448 à construire en deux ans, se fit à l'endroit choisi par les Lensards. Pour mettre fin aux discussions que les documents n'hésitent pas à qualifier de guerre, les Ayentots proposèrent une lutte entre un représentant de chaque commune. La proposition fut acceptée, mais bientôt on sut à Lens que les adversaires avaient un «homme fort», un véritable hercule qu'ils entendaient mettre en lice. De nombreuses discussions s'engagèrent et l'on ne

savait qui pourrait valablement se mesurer à l'Ayentot. Un communier de Lens, un homme au caractère secret, renfermé, s'offrit pour affronter le géant. Il n'était aucunement comparable à ce dernier et c'est avec beaucoup d'appréhension que les Lensards se rendirent au jour convenu à l'endroit où la lutte devait se dérouler. Chemin faisant, le Lensard se choisit un long rameau flexible de coudrier ou de lantane et, le tordant et détordant, il l'assouplit à l'extrême. Sur la place de lutte, les Ayentots entouraient leur champion qui se mit à se pavaner et à se moquer du gringalet de Lens. Le Lensard continuait inlassablement à assouplir son rameau tout en avançant, tête baissée vers son adversaire. A l'instant où l'Ayentot, occupé à faire valoir sa stature et ses muscles, ne l'observait pas, le Lensard l'enlaça de son rameau, l'immobilisa en serrant bien sa « ryouta » et le jeta à terre. Le bisse fut dès lors nommé bisse de la Riouta. Inutile de dire que le thème de David et Goliath a servi de canevas. Mario*** n'hésite pas, dans son récit, à l'assimiler au récit biblique, – plus que la tradition orale que j'ai recueillie –, faisant une fronde de la riouta (qui signifie lien fait d'un rameau ou d'une verge entortillée) et, selon le goût de son temps, elle transforma le protagoniste d'Ayent en idiot¹⁶.



Bisse du Roh, vers 1935 (Charles Paris)

Les luttes pour l'eau entre communautés sont attestées en maint endroit du Valais et de la Vallée d'Aoste et n'ont souvent pu être terminées que par une sentence épiscopale, obtenue parfois, selon les légendes, à l'aide de nombreux fromages et setiers de vin.

Les chicanes entre privés ne se reflètent guère dans les récits, sauf lorsqu'elles ont été suivies de mort d'homme. Un seul exemple : une lutte fratricide au bord du bisse, à Ausserberg¹⁷, aurait eu pour conséquence le tarissement de la source qui l'alimentait. La violence était certainement omniprésente, mais elle se retrouve dans les actes juridiques et non dans les légendes.

Le manque d'eau a incité à de nombreux vols d'eau, amendés par la communauté, le garde du bisse, etc. lorsque le voleur était surpris. Le vol d'eau était ressenti comme un très grand méfait et le voleur était frappé du mépris de sa communauté. Le vol impuni ne permettait pas aux voleurs défunts de trouver le repos et, comme pour ceux qui s'étaient enrichis de champs ou de prés en déplaçant les bornes, ceux qui avaient détourné l'eau à leur profit retournaient sur les lieux de leur méfait après leur décès. De nombreux récits condamnent ces voleurs à ce que Louis Carlen¹⁸ qualifie de punition en miroir, ce qui veut dire que la punition reflète le délit. Ces voleurs se rencontrent après leur mort sur le bisse, on les croise en se rendant à l'alpage, aux prés à irriguer ; ils sont parfois porteurs des outils d'arrosage, on les entend placer les écluses, et ce n'est que lorsqu'une femme ou un homme courageux a osé les interpeller et s'est chargé de réparer ou de faire réparer le dommage causé qu'ils trouveront le repos éternel. Ce dommage peut aussi avoir été causé sciemment aux canaux ou résulter de la participation à une sentence injuste. Au-dessus de Vercorin, nous dit un récit noté par Otto de Chastonay, on entendait battre le marteau de nuit : c'était Taffiner, le greffier qui avait participé à une sentence inique d'un évêque Supersaxo au sujet des eaux d'Orzival. Quand on entendait ce bruit sourd et répété on disait : « Ecoutez Taffiner qui bat son marteau ! » Il ne semble pas qu'il ait jamais été délivré de sa punition¹⁹.

Les arrosages nocturnes ont donné naissance à de nombreux récits de revenants et de pénitents. L'arroseur qui monte et descend le long du pré avec son petit falot peut être, de loin, interprété comme une âme en peine errante, cherchant à se manifester pour mendier des messes et des prières.

L'arroseur lui-même, dans la nuit, nourri de récits de l'au-delà, pouvait faire d'étranges rencontres, des âmes en peine, mais aussi des bêtes ou des oiseaux de malheur, voire des esprits malfaisants. Dans la nuit opaque, des bruits, des voix indéfinissables se faisaient entendre. Dans de rares cas, la procession des morts empruntait un bout du chemin longeant le bisse dans les nuits des quatre-temps. Dans tous ces cas, le bisse ne joue que le rôle d'une toile de fond, les arrosages nocturnes représentaient presque l'unique obligation de se trouver seul, dans la nuit noire. Les thèmes sont souvent bien connus ailleurs, les motifs, empruntés au patrimoine légendaire européen et seules la personnalisation et la localisation les situent en Valais.

Conclusion

Sur le parcours de l'ancien bisse du Roh (ancien Grand bisse de Lens), une vieille inscription gravée dans le roc dit : « Dieu bénit le travail et protège ceux qui l'aiment »²⁰, et dans tout le Valais on entendait jadis dire : « prier et irriguer, il faut le faire soi-même ». Néanmoins les récits légendaires ne nous parlent ni du travail ni des prières ou processions liées au bisse, tout comme ils ne mentionnent pas les effets destructifs de la nature sur les tracés des bisses. Je n'ai trouvé aucune attestation de bisse construit ou protégé *expressis verbis* par un saint. Le nombre très restreint de récits concernant les bisses et l'irrigation m'a surprise. Pourrait-on penser que l'importance des bisses, qui impliquait jadis un énorme investissement en travail et parfois en vies humaines et, par là, une intime connaissance de la nature du bisse, n'ait pas été favorable à l'éclosion de récits légendaires ? Les légendes et les récits légendaires ont souvent été, pour les esprits valaisans, une manière d'exorciser les angoisses et les peurs liées à l'inconnu, à l'innommable. Les bisses sont concrets et les angoisses et craintes qu'ils peuvent susciter sont réelles et c'est par des mesures et des précautions concrètes qu'on cherche à s'en libérer, sans avoir recours au légendaire. Seule l'étude minutieuse de cas analogues où la connaissance, le savoir, ne permettent pas d'avoir recours à l'irréel, pourrait consolider ou annuler notre hypothèse. Cette dernière n'est que l'ébauche d'une piste que des spécialistes du légendaire parcourront peut-être loin des bisses.



Bisse de Mund, vers 1935 (Charles Paris)

NOTES

¹ Joseph GUNTERN, *Volkserzählungen aus dem Oberwallis. Sagen, Legenden, Märchen, Anekdoten aus dem deutschsprechenden Wallis*, Basel 1978, 977 p., ill.

² J. GUNTERN, *op.cit.*, No 630, p. 269.

³ Je résume généralement les récits et toutes les traductions de l'allemand sont de ma main.

⁴ Joseph SIEGEN, *Sagen aus dem Loetschental. Erweiterte Ausgabe der "Gletschermärchen"*, Lausanne 1959.

⁵ MARIO ***, *Le Génie des Alpes valaisannes*, Neuchâtel 1893, p. 227.

⁶ Maurice ZERMATTEN, « Le bisse », dans *Treize Etoiles* 1982, No 5, p.14-16.

⁷ Josias SIMLER, *Vallesiae descriptio*, Leyden 1633, p. 16: « vitæ periculo quando homines funibus suspensi, nudarum rupium latera cædunt, ut ex his suppositis tibicinibus et canteris canales suspendant ».

⁸ Johannes JGERLEHNER, *Sagen aus dem Unterwallis*, Basel 1909, p.180 s.

⁹ En Vallée d'Aoste, on parle de rus et non de bisse.

¹⁰ Tersilla GATTO CHANU, *Il fiore del leggendario valdostano*, Torino 1988, 374 p., ill. ; ici p. 257. Les travaux à accomplir en une nuit, avant le chant du coq, sont des motifs légendaires bien connus, et la fée bienveillante, plus rare que celles qui sont malfaisantes, se retrouve dans d'autres récits ; par contre le diable qui exige une belle fille en rétribution est étonnant, il est mis dans le rôle du preux chevalier qui sauve la princesse au lieu d'exiger, selon son rôle, une âme à emporter en enfer.

¹¹ T. GATTO CHANU, *op.cit.*, p. 260.

¹² Le 21 juillet 1448, le prieur Jean de Lens s'est engagé envers les quatre quartiers de la commune de Lens de mener à bien la construction de ce bisse dans l'espace de deux ans. Pierre GARD, *Notice historique sur la Contrée de Lens*, Sierre 1933, p.15-17 (sans cote).

¹³ Enquête Schüle 1974 ms.

¹⁴ T. GATTO CHANU, *op.cit.*, p. 261.

¹⁵ Association Valdôtaine des Archives Sonores, *Le Ru Herbal*, Aoste 1985, p. 12 et 91.

¹⁶ MARIO ***, *op.cit.*, p. 116-119.

¹⁷ J. GUNTERN, *op.cit.*, Basel 1978, p. 183.

¹⁸ Louis CARLEN, « Wasserdiebstahl im Wallis », dans *Walliser Jahrbuch*, No 54, 1985, p. 29-32.

¹⁹ Otto DE CHASTONAY, « Légendes de Vercorin », dans *Schweizer Archiv für Volkskunde*, No 14, 1910, p. 10/11.

²⁰ Martin BARRAS, « Les bisse de l'Ancien-Lens », dans *Folklore Suisse*, No 74, 1984, p.71.